CAROCANE

Le magazine des professionnels de la canne à La Réunion

No 60 - Décembre 2025 - 2€

MAÎTRISER LES MAUVAISES HERBES : DIX PLANTEURS TÉMOIGNENT

Dossier page 15












Page 4

Parcelles de démonstration : les premiers résultats

Page 6

Après les États Généraux de la canne, un plan d'actions en préparation

Cahier Technique

Prestataires de travaux : guide pratique

SOMMAIRE

04 **PARCELLES DE DÉMONSTRATION**
Les premiers résultats

06 **APRÈS LES ÉTATS GÉNÉRAUX, UN PLAN D'ACTIONS EN PRÉPARATION**

09 **CTICS**
Un laboratoire automatisé au GoI en 2027

10 **BOUTURES**
Comment augmenter la production

12 **LE RITA CANNE**
Des supports pédagogiques pour l'enseignement agricole

14 **QUEL ENGRAIS AZOTÉ POUR FERTILISER LA CANNE ?**

15 **DOSSIER**
Maîtriser l'enherbement : dix planteurs témoignent

23 **MÉTIER**
Fridolin Rangama, cuiseur

CT **CAHIER TECHNIQUE**
Prestataires de travaux : guide pratique

LA FILIÈRE CANNE-SUCRE SUR INTERNET

La Réunion à l'ISSCT sur www.ercane.re

Du 22 au 31 août 2025, la ville de Cali (Colombie) a accueilli le 32e congrès de l'International Society of Sugar Cane Technologists (ISSCT), rendez-vous des experts internationaux de la filière canne à sucre. À cette occasion, eRcane et le Cirad ont représenté La Réunion et la France pour mettre en lumière leurs travaux de recherche et d'innovation au service de la canne. Leur participation s'est traduite par la présentation de dix communications scientifiques orales et de trois posters. Moment fort de ce congrès, le chercheur Jean-Yves Hoarau d'eRcane a remporté le prix de la meilleure présentation scientifique dans la section « Biologie ».

Au terme du congrès, Bernard Siegmund, directeur d'eRcane, a été élu vice-président du comité exécutif de l'ISSCT pour la période 2025-2028 : une belle reconnaissance pour la filière réunionnaise !

Suivez l'actualité sur www.carocanne.re

Sur la page d'accueil du site www.carocanne.re, retrouvez deux tableaux fort utiles :

- la plaquette « Efficacité des herbicides en canne à sucre », qui classe en quatre catégories (Bonne, Moyenne, Faible, Mauvaise) l'efficacité des herbicides de prélevée et de postlevée autorisés en canne à sucre, sur la base des données issues de longues années d'expérimentation ;
- le tableau des herbicides homologués en canne à sucre, régulièrement actualisé.



L'interprofession a sa page Facebook

Cette page (Canne Sucre La Réunion) met en valeur les bonnes pratiques agricoles à l'œuvre au sein des exploitations cannières de La Réunion.

Elle est gérée par le Comité Paritaire Interprofessionnel de la Canne et du Sucre de La Réunion (CPCS).

Au programme : partage d'expériences, bonnes idées, innovations présentés via des portraits vidéo, des interviews réalisées sur le terrain...



Carocanne n°60
Novembre 2025
La revue Carocanne est une publication de l'ARTAS. Éditée dans le cadre des actions du Rita Canne Réunion, elle bénéficie du soutien financier du FEADER.

Directeur de publication
Bernard Siegmund, président de l'ARTAS

Coordinateur de l'édition
Gwenn Bourgaut

Coordinateur de la rédaction
Bernard Grollier

Rédacteurs
Jérômine Doux, Bernard Grollier, Benjamin Postaire

Photographies
Jean-Marc Grenier, ARTAS

Partenaires
ARTAS, eRcane, Cirad, Chambre d'agriculture, CTICS, Tereos OI

Conception et réalisation
HTC

Impression
XXX : XXX

Information et abonnement
Artas C/o eRcane
BP 60315 - 29, rue d'Emmerez de Charmoy
97494 Sainte Clotilde Cedex
Tel : (262) 262 28 21 29
contact@carocanne.re
bourgaut@ercane.re



Remonter la pente

La filière vient de vivre une de ses années les plus difficiles depuis bien longtemps. L'énorme choc du cyclone Garance mettra du temps à être absorbé. Il aura eu au moins un avantage : renforcer le consensus entre le monde agricole, les industriels et les pouvoirs publics sur la nécessité d'agir vite et bien pour remonter la pente. Les Etats Généraux de la canne, organisés le 20 juin dernier à l'initiative du Conseil régional, ont permis d'analyser la situation d'une façon objective et complète. Ils ont été suivi par la mise en place de groupes de travail qui ont poursuivi la réflexion et ébauché la feuille de route pour ces prochaines années. L'essai a été marqué, il doit maintenant être transformé. N'oublions pas les paroles prononcées par le Préfet Patrice Latron en conclusion des Etats Généraux : « *Il faut augmenter le tas de canne, à vous de dire comment, nous serons là pour vous accompagner* ». Nous savons pouvoir compter sur l'Etat, la filière doit trouver en elle-même les ressources pour se redresser et faire remonter la production, comme elle l'a déjà fait à plusieurs périodes de sa longue histoire.

Une nouvelle fois, Caro Canne se penche sur les problématiques du désherbage, qui doit s'adapter à la restriction continue des produits phytosanitaires autorisés. Néanmoins, les planteurs que nous avons interrogés parviennent à surmonter la pression de l'enherbement, avec les produits existants mais aussi des méthodes de lutte complémentaires et un suivi très attentif de leurs parcelles. Ils montrent la voie vers une agriculture de précision, qui exige une bonne connaissance des herbicides, des mauvaises herbes, des techniques... En parallèle, nous recherchons toutes les solutions pour compléter la panoplie des produits autorisés sur canne, en menant localement de nombreuses expérimentations. En octobre, l'unité expérimentale Nord d'eRcane a ainsi officiellement obtenu l'agrément « Bonnes Pratiques d'Expérimentation », dont bénéficie déjà l'unité expérimentale Sud basée sur la station de l'Étang-Salé depuis 2014. Notre capacité à tester de nouveaux herbicides dans le respect des normes nationales et européennes en sort renforcée : c'est une belle reconnaissance du travail mené par nos équipes.

Le cahier technique de ce numéro de Caro Canne est, quant à lui, consacré aux prestataires de travaux, qui peuvent jouer un rôle déterminant pour aider de nombreuses petites exploitations à surmonter leurs difficultés. Le recours à des professionnels bien équipés pour réaliser divers travaux, de l'amélioration foncière à la coupe en passant par la plantation et les traitements, est d'ailleurs encouragé par le plan de relance des tonnages. Le recours à la prestation est, dans beaucoup de cas, une bonne solution sous réserve de bien définir son besoin au préalable, de s'adresser au professionnel adéquat... Il est souvent préférable à l'acquisition d'équipements coûteux, ensuite sous-utilisés. Les plus anciens se souviennent du rôle déterminant qu'ont joué les Sociétés d'intérêt collectif agricole (Sica) dans la modernisation de l'économie sucrière, il y a quelques décennies, en mutualisant du matériel. La mutualisation est sans nul doute une des voies à suivre pour recréer une dynamique au sein de la filière, faciliter l'accès à des prestations de qualité et maîtriser les coûts.

Le récent congrès de l'ISSCT, en Colombie, a une nouvelle fois prouvé que La Réunion existait bel et bien sur la carte mondiale de la canne à sucre. Nos savoir-faire, tant agricoles qu'industriels, sont reconnus, La Réunion contribue activement à la *french sugar cane expertise*. Soyons dignes de cette reconnaissance, en démontrant notre capacité à surmonter les difficultés, aussi importantes soient-elles.

BERNARD SIECMUND
PRÉSIDENT DE L'ARTAS



Retrouvez tous les numéros en version numérique du magazine sur le site :

www.carocanne.re

Le magazine Carocanne est cofinancé par le FEADER, dans le cadre du PSN 2023-2027

Cofinancé par l'Union européenne

Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉPARTEMENT DE LA Réunion

Les premiers résultats

Lancé en 2024 par eRcane, le projet des parcelles de démonstration installées chez les agriculteurs atteint son rythme de croisière. Les premiers résultats ont été récoltés en 2025, avant une année 2026 qui s'annonce riche en enseignements.

« *Nous avons renforcé l'équipe fin 2024 et en 2025. Se sont désormais sept techniciens qui travaillent sur le projet des parcelles de démonstration* », annonce le coordinateur du réseau, Gwenn Bourgaut. « *On peut dire que nous avons atteint notre rythme de croisière* », complète-t-il. Cela fait en moyenne cinq ou six parcelles par technicien, garantissant ainsi un suivi régulier et qualitatif.

Réunis en comité de pilotage le 12 août dernier, les acteurs du projet ont pu échanger sur les premiers résultats obtenus. « *Nous avons des données sur une douzaine de parcelles et déjà des enseignements intéressants* », assure Gwenn Bourgaut. En 2026, c'est la quarantaine de parcelles installées qui devrait être en mesure de fournir des résultats.

Des résultats qui doivent, à terme, permettre de promouvoir les itinéraires techniques les plus adaptés et de renforcer le transfert technique. « *À titre d'exemple, on constate déjà qu'en matière d'irrigation il y a un travail à effectuer pour améliorer la gestion de l'eau et déconstruire l'idée que l'eau est chère. C'est un achat très rentable qu'il faut considérer comme un intrant efficace et pas une dépense* », explique Gwenn Bourgaut.

Pour renforcer la pertinence du dispositif, les parcelles de démonstration sont installées dans les différentes régions de l'île sur chacune des thématiques étudiées (fertilisation, désherbage, variétés, travail simplifié,...). « *Ainsi, nous avons plus de précision et plus de capacité d'adaptation des techniques. Car il ne faut jamais oublier que l'on étudie du vivant* », précise-t-il.

Des solutions à s'approprier

Au-delà de la solution technique étudiée, c'est aussi sa mise en œuvre qui entre en ligne de compte. « *Il y a beaucoup de paramètres à maîtriser,* poursuit le coordinateur. *C'est pourquoi le technicien prend toujours en compte le contexte de l'exploitation. Y-a-t-il d'autres cultures ? Quels sont les moyens humains et matériels de l'agriculteur ? Car même si une solution fonctionne, la question est de savoir si le planteur aura ensuite les moyens financiers et matériels de la mettre en place* ».

Dans une volonté de promouvoir la diffusion, les planteurs voisins sont régulièrement invités à visiter les parcelles de démonstration afin de leur montrer l'itinéraire technique mais aussi d'avoir leur regard sur l'expérimentation. « *Cela amène très souvent des débats intéressants* », assure Gwenn Bourgaut. On touche là au cœur du projet des parcelles de démonstration : proposer aux planteurs des solutions techniques qu'ils vont ensuite s'approprier et adapter à leur exploitation. Et ainsi construire l'exploitation cannière de demain.

Maxime Gonthier, nouveau technicien Grand Sud

« *J'ai grandi dans la canne. Aider cette filière, c'est aussi aider ma famille* ». Fils d'agriculteur, Maxime Gonthier a toujours eu les mains dans la terre et n'a jamais envisagé de travailler dans un autre secteur. Après un Baccalauréat sciences et technologies de l'agronomie et du vivant (STAV) au lycée agricole de Saint-Paul, il fait un BTS agronomie et cultures végétales en alternance.

Où ? Chez eRcane évidemment. « *Je travaillais avec Amélie Février sur le projet Tero dont l'objectif est de valoriser la matière organique produite à La Réunion, la proposer comme engrais en parallèle aux engrais de synthèse et moins dépendre des importations. C'était passionnant* », assure-t-il.

A la fin de son cursus, il travaille un an sur l'exploitation de cannière et fruitière de son père, à Sainte-Rose. Ce dernier étant « *encore assez jeune* », le jeune homme revient chez eRcane comme technicien opérant sur la zone Grand Sud. « *Mon rôle est d'améliorer l'itinéraire technique des agriculteurs en leur proposant de nouvelles pratiques,* explique-t-il. *eRcane développe de nombreuses solutions pour faire face à la baisse du tonnage et des revenus* ».

A 21 ans, Maxime est plein d'entrain et rempli d'espoir. « *La filière canne connaît un moment difficile mais il faut reprendre courage, replanter les bonnes variétés, adopter les bonnes pratiques et innover* », conclut-il.



Maxime Grondin, technicien à eRcane dans le secteur Grand-Sud de l'île.



Fabio Mardé, agriculteur à Grand-Bois en canne et diversification.

Fabio Mardé optimise son système d'irrigation et son désherbage

L'espoir né de la remontée des tonnages en 2023 a été de courte durée. Marquée par le passage du cyclone Belal en début d'année puis par une sécheresse sévère, la campagne 2024 s'est achevée sur la production la plus basse de la période moderne : 1,1 million de tonnes de cannes.

Installé depuis 25 ans à Grands-Bois sur 15 ha, dont 9 de cannes, Fabio Mardé a toujours « *aimé expérimenter de nouvelles choses pour améliorer les techniques de production.* » Depuis le mois d'août, 8 000 m² de son exploitation sont ainsi devenus « parcelle de démonstration » pour optimiser l'irrigation dans ses champs. « *Nous avons installé un petit compteur qui permet de gérer de manière fine la distribution d'eau via les asperseurs. L'idée est d'apporter de l'eau lorsque c'est nécessaire, en tenant compte de la réserve utile du sol, pour éviter le gaspillage* », précise Fabio Mardé.

« *L'objectif est de passer de 100 tonnes à 140 tonnes à l'hectare* », annonce le planteur. Et en organisant un bon sevrage, au bon moment, pour que la plante passe en phase de stockage du sucre, il est possible d'améliorer aussi sa richesse. « *Les premiers résultats se mesureront lors de la prochaine campagne* », poursuit Fabio Mardé, qui fera bientôt visiter son exploitation à d'autres planteurs. « *J'ai découvert ce système sur les parcelles d'expérimentation d'eRcane, les cannes étaient tellement belles que ça m'a donné envie d'essayer sur mon exploitation, L'objectif est désormais que d'autres planteurs diffusent cette technique, pour faire avancer la profession. D'autant que la période n'est pas simple pour la filière, si on peut donner un peu d'encouragement aux agriculteurs, il faut le faire.* »

En parallèle, Fabio Mardé a planté de la luzerne comme plante de service pour concurrencer les adventices et réduire l'usage d'herbicides. « *Elles ont été plantées en août sur 2 000 m². Elles seront bientôt fauchées avant de replanter des cannes sur la parcelle* », indique Jean-Daniel Domane, technicien chez eRcane. Cette plante non invasive libère par ailleurs de l'azote dans le sol et sert au développement de la canne. « *Diminuer les mauvaises herbes permet de limiter le temps passer sur les parcelles et de réduire la main d'œuvre,* souligne le planteur. *Pour nous, il n'y a que des avantages.* »

Dans les Hauts de l'Est, Brian Aroumougom convaincu par la R590

Encouragé par eRcane à tester la variété R590 sur une parcelle, Brian Amourougom a été convaincu et va probablement replanter plusieurs hectares.

Il n'a pas encore récolté ses premières cannes R590 qu'il a déjà adopté la nouvelle variété. Installé dans les hauts de Saint-André, près de la forêt de Dioré, Brian Aroumougom a planté près d'un hectare de canne R590 sur les sept hectares de son exploitation. Juste à côté, Arvine Nuchkir, technicien eRcane, a fait de même sur une parcelle de démonstration de 2 000 m².

Les résultats sont probants. « *La R590 pousse très bien malgré une terre d'assez mauvaise qualité et un climat froid, assure Brian. Elle résiste mieux aux aléas, elle pousse plus vite ce qui limite l'enherbement et elle donne une canne plus épaisse et fibreuse* ». Une impression confirmée par Arvine Nuckhir : « *C'est une variété vigoureuse, qui a un port droit et qui ne verse pas. C'est un réel avantage au moment de la coupe, notamment dans les hauts où l'on souhaite encourager la mécanisation* ».

Pour ce qui est du tonnage et de la richesse en sucre, elle donne les mêmes résultats que la R585. Ses caractéristiques en font une variété idéale pour les zones des Hauts sans stress hydrique. Elle est donc conseillée pour les Hauts du Nord et de l'Est ainsi que pour les zones littorales au sud de la rivière des Marsouins, de Saint-Benoît à Sainte-Rose.

Après avoir planté sa première parcelle vierge en 2024, Brian Aroumougom entend convertir l'ensemble de l'exploitation. « J*'attends de voir la repousse mais je n'ai pas vraiment de doute*, précise-t-il. *Elle est vraiment très adaptée à ce terrain et ce climat* ».

Développée par eRcane sur la station de Menciol, à Saint-André, la canne R590 est bien partie pour coloniser les champs du Nord-Est. C'est tout ce que souhaite, avec un certain optimisme, Arvine Nuckhir : « *La parcelle de démonstration sera récoltée seulement en 2026, mais d'ici là j'entends bien faire venir des agriculteurs pour leur montrer la qualité de cette variété.* »



Après les États généraux de la canne, un plan d'actions en préparation

Après la journée finale des États Généraux de la canne à sucre, le 20 juin dernier, un plan d'action et en cours d'élaboration pour donner un nouvel élan à la filière, à laquelle l'Etat, le Département et la Région ont confirmé leur soutien.

Lancés en mai dernier, les États généraux de la canne à sucre se sont achevés sur une journée de restitution, le 20 juin dernier à Stella Matutina, devant 400 personnes. Depuis son élection à la présidence de la Région, en 2021, Huguette Bello appelait de ces vœux cette réflexion commune sur l'avenir de la filière. Les cyclones Belal puis Garance et la chute historique des tonnages récoltés depuis 2024, ont rendu encore plus nécessaire la tenue de ce rendez-vous.

Les pouvoirs publics : État, Département (qui détient la compétence sur l'agriculture) et Région (qui prendra cette compétence en 2028) ont affirmé avec force leur soutien à la filière. Le préfet Patrice Latron a assisté de bout au bout aux échanges et le ministre de l'Outre-mer est intervenu en direct, en visio-conférence, pour les clôturer. La présence d'une autre personnalité dans la salle a été remarquée : celle de l'évêque de La Réunion, Pascal Chane-Teng. Tout au long de la journée, quelques évidences ont été rappelées. La filière canne-sucre, qui produit aussi de l'énergie et alimente en mélasse les distilleries de rhum, est la colonne vertébrale de l'agriculture réunionnaise. Sa disparition conduirait à une crise économique et sociale majeure, aucune production agricole alternative n'a été identifiée pour la remplacer...

Les présentations successives ont également permis de passer en revue les diverses menaces qui pèsent sur la canne et le sucre réunionnais. Toutes ne viennent pas du ciel, de la sécheresse et des cyclones. Philippe Labro, président de Tereos Océan Indien, a souligné les conséquences potentiellement mortelles du choix de l'Europe de ne plus protéger sa production sucrière, qui s'écoule depuis 2017 en fonction du cours mondial. Ce cours a atteint des niveaux élevés depuis trois ans. Il a permis à Tereos de supporter la baisse de la production, mais la tendance s'inverse depuis septembre 2024.

Les syndicats agricoles ont pour leur part témoigné de la baisse des revenus de nombreuses exploitations et du cercle vicieux qu'elle génère : moins de dépenses en eau et engrais dans les champs, impossibilité de payer correctement la main d'œuvre qui permettrait de compenser l'interdiction progressive des herbicides par du désherbage manuel, utilisation de coupeuses mécaniques qui conduit à livrer aux usines une masse végétale moins riche en sucre...

La journée s'est conclue par la signature d'un protocole d'engagement commun entre acteurs publics et professionnels. Construit selon les quatre grandes thématiques exposées durant les tables rondes, il acte une volonté forte : redonner un cap clair à la filière, et assurer sa pérennité.

« *La solution, ce n'est pas seulement l'Etat qui l'a*, avait rappelé précédemment le préfet Patrice Latron. *Il faut augmenter le tas de canne, à vous de dire comment, nous serons là pour vous accompagner* ». Pour rassurer un peu plus la filière sur la position de l' État, Manuel Valls, alors ministre des Outre-mer, est intervenu à distance pour apporter à son tour son soutien : « *Il ne suffit plus de colmater les brèches, il faut tracer un cap* », a-t-il affirmé.

Depuis le 15 octobre, des groupes de travail se réunissent pour finaliser le plan d'actions et les solutions proposées.



Signature du protocole partenarial, au terme des Etats généraux de la canne, par le CPCS, la Chambre d'agriculture, la Région, l'Etat et le Département.

Les quatre thématiques

Foncier
(chefs de file : Département et Safer)

Préservation des terres agricoles, reconquête des friches, améliorations foncières, aménagements hydrauliques

Itinéraires techniques
(chefs de file : Chambre d'agriculture, CPCS)

Création variétale, plantation, maîtrise de l'enherbement, fertilisation, irrigation à la parcelle, mécanisation, gestion de la paille, rendement, encadrement technique.

Enjeux économiques
(chef de file : CPCS)

Valorisation des produits de la canne (sucre, rhum, énergie, mélasse), interaction avec les autres filières, prix des produits, revenus et gouvernance.

Enjeux sociaux et sociétaux
(chefs de file : Région et Daaf)

Emploi, formation, image de la filière, attractivité des métiers de la canne, transmission.

Un diagnostic complet de la filière

Les échanges qui ont clôturé les Etats généraux de la canne, le 20 juin dernier, ont permis d'établir un diagnostic approfondi de la filière en soulignant son apport au territoire et d'identifier ses points de faiblesse.

La session de restitution des Etats généraux, le 20 juin, a offert un temps de parole à toutes les parties prenantes de la filière : les syndicats agricoles et Tereos Océan Indien, la Chambre d'agriculture, l'interprofession, la Région et le Département ainsi que le préfet.

La majeure partie de la journée a été consacrée à quatre tables rondes, au cours desquelles des données, souvent très précises, ont été partagées de manière à dresser un diagnostic le plus complet possible de la filière.

Foncier : 7 000 hectares à reconquérir

Les déclarations de surfaces à la PAC donnent une idée relativement exacte des évolutions de la sole cannière. Les chiffres présentés par la Daaf témoignent d'une accélération des pertes de surfaces ces dernières années. 1 600 hectares avaient été perdus en 2000 et 2010, 2 900 hectares entre 2010 et 2020. Entre 2020 et 2024, 2 500 hectares s'y sont ajoutés. Plus exactement, 3 300 hectares n'ont plus été déclarés plantés en canne et 750 hectares ont été gagnés. En prenant en compte une production moyenne de 70 tonnes à l'hectare, ce sont 178 000 tonnes de cannes qui ont été potentiellement perdues par la filière sur la période.

Près d'un hectare sur deux est parti en friche alors que 27% sont passés à la diversification. La différence est constituée de champs sous exploités, cultivés en canne mais non déclarés, ou artificialisés et donc perdus pour l'agriculture. Le potentiel total de surfaces à reconquérir par la canne est estimé à 7 000 hectares.

Améliorer les itinéraires techniques : le grand chantier

Tous les sujets concernant l'itinéraire technique, de la création variétale à la gestion de la paille, avaient fait l'objet de plusieurs ateliers, réunions techniques, rencontres et consultations au cours des semaines précédentes. La restitution de cette réflexion collective a commencé par un constat : la baisse des tonnages des dernières années n'est pas seulement causée par la réduction des surfaces cultivées, mais aussi par la dégradation des rendements individuels. Celle-ci résulte d'une addition de facteurs : la raréfaction et la moindre efficacité des herbicides, non compensée par une main d'œuvre insuffisante, la faible progression de la mécanisation, les contraintes liées aux évolutions du contexte réglementaire, auxquels s'ajoutent, bien sûr, les aléas climatiques et le coût des investissements.

Les discussions qui ont suivi ont souligné la multiplicité des solutions à trouver pour maîtriser l'enherbement en associant produits herbicides et pratiques complémentaires, relancer la dynamique des plantations, faire remonter la qualité de la récolte avec les coupeuses péï, développer la mécanisation, moins dépendre de l'approvisionnement extérieur pour fertiliser les champs, augmenter les surfaces irriguées dans les périmètres où l'eau agricole est disponible…

Ce que dit le protocole

Le document signé le 20 juin liste les actions prioritaires à mener dans quatre domaines. Sur le plan foncier, l'objectif est de renforcer la protection de la sole cannière et de revenir à un niveau de 22 000 hectares cultivés en canne d'ici 2030. Priorité sera aussi donnée à la remise en culture de 4 000 hectares de friches.

Sur le plan technique, l'augmentation des rendements exigera une relance massive des replantations, avec un objectif de 2 000 à 3 000 hectares par an. La mécanisation collective devra également être encouragée, en développant le réseau des Cuma et des prestataires de travaux agricoles.

Sur le plan économique, les actions souhaitées concernent à la fois l'écoulement du sucre réunionnais sur ses différents marchés (sucres bruts et de spécialités), qui doivent être préservés, le maintien des soutiens publics (en veillant à ce qu'ils encouragent les producteurs en progression), la meilleure valorisation des co-produits et une réflexion sur le prix de la canne.

Enfin, sur le plan social, les actions devront porter sur l'incitation au recrutement de saisonniers, sur la formation et l'amélioration de l'attractivité des métiers de la canne, mais aussi sur l'information du grand public sur le fonctionnement de la filière.

Le protocole complet, ainsi que les éléments présentés lors des tables rondes des États généraux sont accessibles en ligne sur : **etatsgenerauxdelacanne.re**





Cyrille Melchior, président du Département, et Huguette Bello, présidente de la Région à la tribune des Etats généraux.

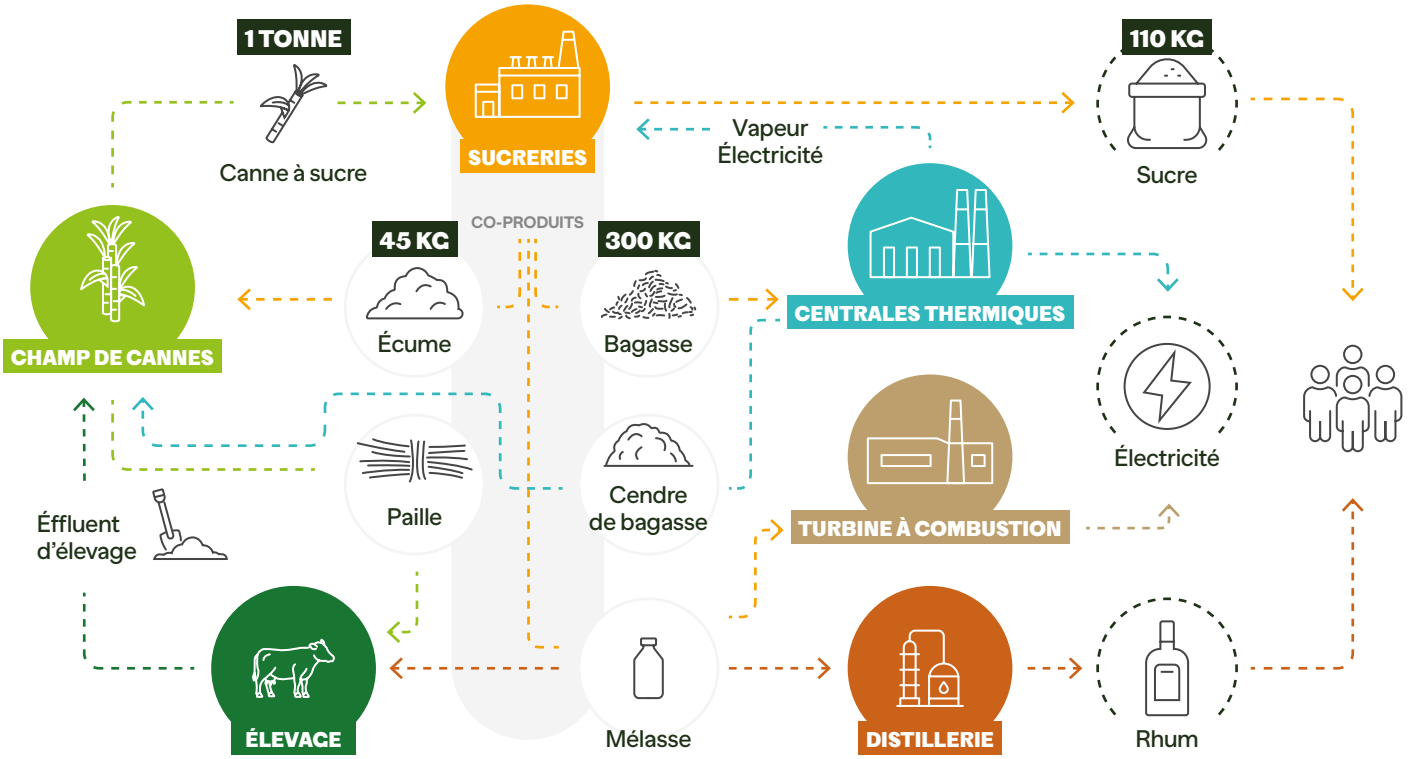
Les pertes de surface par zone

En hectares	Beaufonds	Bois-Rouge	Grand-Bois	Le Gol	Savanna
Surface de canne en 2020	6 891	3 534	4 061	3 941	2644
Surface de canne en 2024	6 057	3 369	3 539	3 941	2 224
Perte nette	-834	-164	-522	-600	-420
Évolution de la surface déclarée	-12,1%	-4,7%	-12,9%	-15,2%	-15,9%

Source : Daaf-ASP

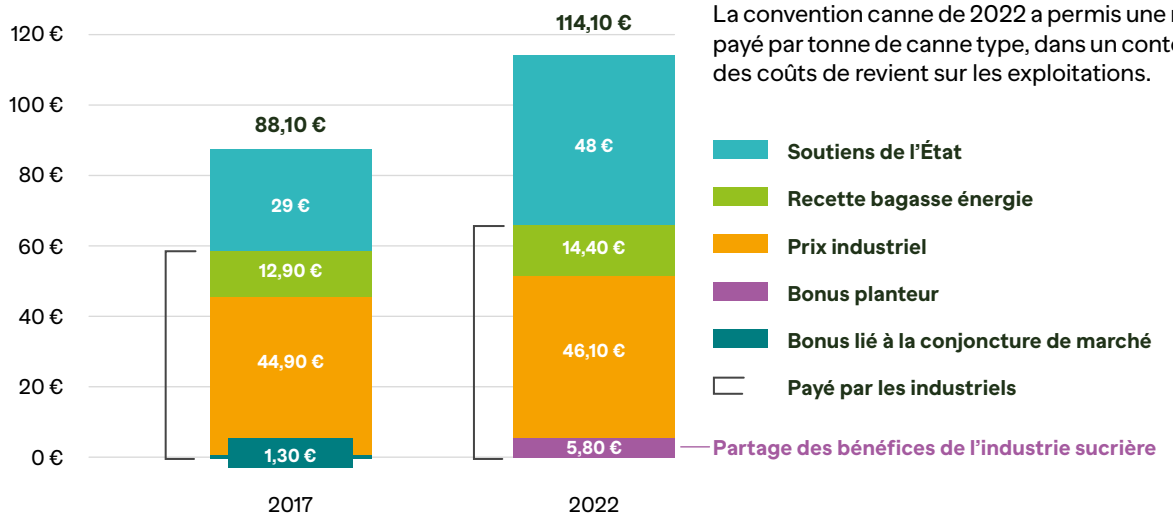
Les pertes nettes de surfaces sont plus importantes dans le secteur de Beaufonds, mais en pourcentage, le recul de la sole cannière est plus prononcé dans les secteurs de Savanna, du Gol et de Grands-Bois. Le recul est plus limité à Bois-Rouge.

Un modèle d'économie circulaire



La culture de la canne à sucre est devenue le socle de l'agriculture réunionnaise, à la base d'un modèle d'économie circulaire en synergie avec les autres filières agricoles.

Ce que gagnent les planteurs



La convention canne de 2022 a permis une revalorisation du prix payé par tonne de canne type, dans un contexte d'augmentation des coûts de revient sur les exploitations.

Bientôt un laboratoire automatisé au Gol

La précision de la mesure de la richesse par le CTICS franchira une nouvelle étape en 2026 avec la mise en phase test d'un premier laboratoire automatisé au Gol, qui entrera en service en 2027.

La première pierre du futur laboratoire du Centre Technique Interprofessionnel de la Canne et du Sucre a été posée le 27 août au Gol. Il sera construit sur un terrain mis à disposition par Tereos, sur le site du Pôle Canne. Quand il entrera en service, en 2027, il se substituera aux deux laboratoires de mesure de la richesse existant sur les centres de réception des Casernes et de Tamarins.

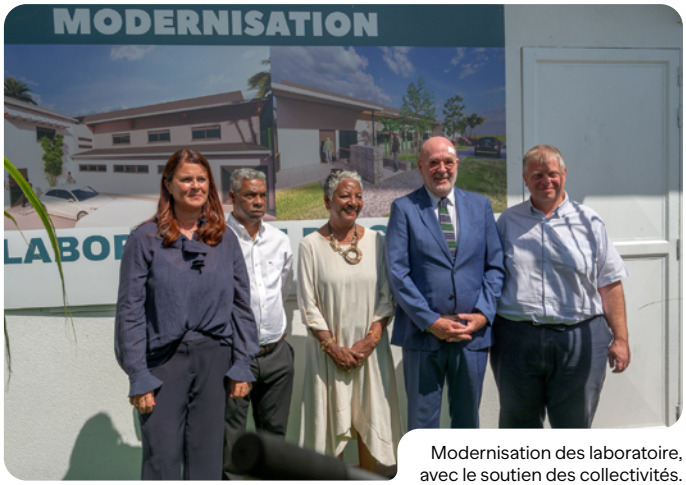
La nouvelle structure mettra en œuvre des process inédits, fruits d'une collaboration entre le CTICS et des entreprises françaises et d'échanges avec l'île Maurice, le Brésil et l'Australie. « *Nous avons engagé une réflexion approfondie dans le but de moderniser nos méthodes d'analyse*, explique Nadège Guilbot, directrice du Centre technique. *Nous nous sommes inspirés d'innovations et de solutions automatisées observées sur des salons professionnels. Au fil des échanges avec d'autres filières canne-sucre à travers le monde, ainsi qu'avec la filière betteravière, nous avons pu identifier des technologies permettant des repenser entièrement nos process et nos outils afin de gagner en sécurité, en rapidité et en fiabilité. Nous conservons toutefois la même méthode de calcul de la richesse, en mesurant le Brix (teneur en matières sèches contenues dans le jus) et le Pol, la teneur en sucre du jus* ».

Sous l'œil de José Souprayenmestry, responsable technique et innovation du CTICS, de nouvelles machines ont été conçues pour répondre à plusieurs objectifs. L'automatisation des tâches pénibles et répétitives améliorera tout d'abord l'ergonomie et la sécurité des salariés. Les moyens informatiques et robotiques mis en œuvre, d'une grande précision, fiabiliseront et sécuriseront un peu plus la chaîne d'analyse de la richesse. L'impact environnemental des opérations s'en trouvera réduite et la traçabilité des échantillons sera renforcée, en recourant à leur radio-identification.

La RFID (Radio Frequency IDentification, en anglais) est une technique de mémorisation et de récupération des données à distance. Elle utilise des marqueurs comprenant une antenne reliée à une puce électronique, contenant elle-même un identifiant et des données. Ces « étiquettes électroniques » peuvent recevoir des requêtes émises par un émetteur-récepteur et y répondre.

Le futur laboratoire du Gol pourra traiter entre 500 et 600 échantillons par jour. Il sera en phase de test pendant la campagne 2026 et pleinement opérationnel à partir de 2027. Sa création nécessite un investissement de 1,760 million d'euros, dont 1 million apporté par l'Etat dans le cadre du Contrat de convergence et de transformation. Le ministère de l'Outre-mer contribue également à son financement, sous le pilotage de l'Odéadom, via deux subventions de 90 000 euros. « *L'État continuera d'accompagner ce genre de projet stratégique*, a assuré Jean-Paul Normand, sous-préfet de Saint-Pierre, *lors de la pose de la première pierre. Dans le contexte difficile d'aujourd'hui, cet acte concret prépare l'avenir* ».

« *L'avenir de notre filière repose aussi sur l'innovation*, a pour sa part souligné Floris Carpaye, président du CTICS. *Le laboratoire du Gol pourrait d'ailleurs servir de modèle à d'autres régions.* ».



Modernisation des laboratoire, avec le soutien des collectivités.



CTICS, le Président et le Vice-Président ensemble pour la première pierre.

Un laboratoire automatisé : comment ça marche

Un laboratoire automatisé : comment ça marche ?

La modernisation de la chaîne d'analyse de la richesse repose sur l'automatisation complète de la première étape : les échantillons de canne de l'ensemble des centres de réception des secteurs de l'Ouest et d'une partie du Sud seront acheminés jusqu'au laboratoire dans des véhicules climatisés et géolocalisés, pour y être broyés.

La pulpe issue de ce broyage sera ensuite homogénéisée automatiquement, afin de garantir un échantillon le plus représentatif possible. Un prélèvement d'un kilo sera alors dirigée vers les presses de nouvelle génération, entièrement automatisées et sécurisées. Le jus extrait passera ensuite par une filtration mécanique à la célite (terre de diatomée, très poreuse) puis sera automatiquement versé dans un récipient. Ce jus sera ensuite acheminé vers les appareils de mesure afin de déterminer la richesse primaire de chaque échantillon.

Un faible taux de replantation

Ces trois dernières années, les planteurs ont deux fois moins replanté qu'auparavant. En cause : les difficultés à trouver des boutures, les coûts d'investissement mais aussi les délais parfois longs pour percevoir les aides.



Thierry Henriette, planteur à Sainte Suzanne.

Sur les hauteurs de Sainte-Suzanne, Thierry Henriette garde 2 de ses 17 ha en pépinière. « *Je replante chaque année, quand j'ai besoin de boutures, j'en ai à disposition. Et puis je teste les nouvelles variétés afin de connaître celles qui s'adaptent le mieux* », raconte le planteur de l'est. « *Quand on replante régulièrement, les cannes sont plus belles, le rendement est meilleur et elles repartent aussi beaucoup plus vite après un cyclone par exemple* », estime le planteur qui peine toutefois à commercialiser ses boutures. « *Il y a quelques agriculteurs qui viennent mais souvent les planteurs gardent leurs cannes 15 ans, au lieu de 8 à 10 ans.* »

Selon lui, les planteurs sont en effet méfiants. Notamment parce que « *certaines variétés ont pu avoir des maladies.* » Mais surtout parce que le cyclone a fait du tort à un grand nombre d'exploitations et que les agriculteurs rechignent à faire de nouveaux investissements. Thierry Henriette, qui récolte d'habitude 1600 à 1700 tonnes, ne livrera par exemple que « *600 à 700 tonnes cette année.* »

Jusqu'à 5 tonnes / ha de moins chaque année

« *Le taux de replantation a été divisé par deux ces trois dernières années* », indique Alizé Mansuy, agronome chez eRcane. Résultat : les parcelles sont vieillissantes. « *C'est ce qui explique en partie la baisse des tonnages. On perd jusqu'à 5 tonnes par ha et par an* », poursuit l'agronome, qui souligne qu'il est préconisé de replanter tous les 7 à 10 ans pour maintenir un bon rendement. « *Or en moyenne, les planteurs attendent plutôt 15 à 20 ans.* »

Des problèmes de trésorerie

Les planteurs ont tendance à repousser leur replantation, notamment parce que cela représente un investissement important. « *C'est un chantier qui peut être coûteux. Il faut supprimer les vieilles souches, retravailler le sol, et la canne met un peu de temps à repartir. Cela peut faire perdre une année de récolte*, souligne Alizé Mansuy. *En termes de trésorerie, ce n'est pas toujours facile.*»

Trouver des pépinières

Dans ce contexte, le nombre de pépiniéristes chute. Ils sont désormais une trentaine selon le Centre Technique Interprofessionnel de la Canne et du Sucre (CTICS). Et dans le même temps, la quantité de boutures vendues s'effondre. « *Entre 2011 et 2014, 4000 à 5000 tonnes de boutures ont été vendues par an. En 2024, cette quantité est passée à 1700 tonnes, c'est deux à trois fois moins* », indique Stéphanie Damour, responsable de l'équipe de techniciens du CTICS. La filière devra trouver des leviers pour inciter à la mise en place de pépinières, contrôlées et accompagnées, comme ce fut le cas dans le passé. Car les planteurs qui ont replanté une de leurs parcelles ne sont pas forcément enclins à la mettre en pépinière. « *Ce n'est pas toujours rentable d'être pépiniériste* », souligne Stéphanie Damour. Notamment parce qu'il y a un décalage dans la récolte des boutures. « *Sur une parcelle avec 100 tonnes de boutures, un agriculteur voisin va venir récolter 10 tonnes, puis un autre viendra un mois après pour récupérer 5 tonnes, etc., et la pousse de la parcelle aura un décalage, elle ne sera pas régulière* », illustre Stéphanie Damour. « *Les agriculteurs-pépiniéristes rencontrent plusieurs contraintes. C'est ce qui explique qu'il y en ait peu sur le territoire* », poursuit la responsable de l'équipe de techniciens du CTICS. Une raréfaction des pépinières est un frein à la replantation, et le faible taux de replantation incite peu de planteurs à devenir pépiniéristes !



Des boutures de bonne qualité, une assurance pour une bonne plantation.

Trouver de la main d'œuvre et du matériel pour replanter

Selon Gwenn Bourgaut, ingénieur agronome chez eRcane, les difficultés à trouver de la main d'œuvre sont également un problème. « *Replanter implique une importante charge de travail – souvent en pleine campagne – qui ne peut se faire seul, et représente aussi une charge financière.* », souligne-t-il. D'autant que les aides à la replantation peuvent mettre du temps à être versées. « *Il est arrivé que certains planteurs attendent plus d'un an pour percevoir les subventions. Ce qui ne les incite pas à se lancer* », poursuit l'ingénieur agronome. Pour lui, les cyclones répétitifs - Belal en janvier 2024 puis Garance en février 2025, en provoquant beaucoup de dégâts sur les exploitations, ont aussi généré un certain pessimisme chez les planteurs. « *On sent une certaine démotivation, certains agriculteurs n'ont ni envie, ni les moyens de lancer de nouveaux investissements, ils voient leur activité sur du court terme, ils se projettent peu* », estime Gwenn Bourgaut.

Autre enjeu : la disponibilité du matériel pour replanter. « *Les charrues à disque par exemple, ne sont pas présentes sur toutes les exploitations, car nécessaires seulement à la replantation ; et la disponibilité des prestataires est une vraie question* », précise Gwenn Bourgaut. (voir le Cahier technique sur les prestataires dans ce numéro)

De nouvelles variétés « *plus productives et plus riches en sucre* »

Pour Thierry Henriette, par contre, pépiniériste à Sainte-Suzanne, « *la rentabilité n'est pas problématique. On perçoit environ 60 euros la tonne donc nous ne sommes pas perdants car, de plus, ce sont les agriculteurs qui viennent couper la canne.* » explique-t-il. De plus, « *Si la richesse de la canne n'est pas très bonne pour des canne non-matures, l'agriculteur aura plutôt intérêt à proposer sa parcelle en pépinière plutôt qu'à couper ses cannes pour les envoyer à l'usine* », confirme Alizé Mansuy.

Pour améliorer cette richesse, autant que les rendements, eRcane propose régulièrement de nouvelles variétés, adaptées à une zone géographique particulière. « *Lorsqu'on libère une variété, c'est parce qu'elle a montré d'aussi bons résultats - voire meilleurs - que les variétés de la zone. Elle est plus productive, a une richesse en sucre de même niveau, voire meilleure, elle tient sur la durée et est résistante à la plupart des maladies* », détaille Alizé Mansuy. Plusieurs variétés sont proposées par secteur. Car s'il existe six grandes zones sur le territoire, en fonction de l'altitude, de la proximité de la mer ou de la pluviométrie et il peut aussi y avoir « *des microclimats, des sols différents ou des récoltes différentes dans la même zone* », indique l'agronome.



Pépiniériste, un choix parfois difficile à faire, balancé entre avantages et contraintes.

« *Les agriculteurs accordent lentement leur confiance aux nouvelles variétés* »

« *Les agriculteurs sont méfiants, ils font timidement confiance aux nouvelles variétés d'emblée, et les adoptent après les avoirs vues sur le terrain* », analyse le pépiniériste Thierry Henriette. « *Il y a des habitudes qui sont difficiles à changer,* confirme Alizé Mansuy. *Les planteurs apprécient certaines variétés, les connaissent et ne veulent pas forcément changer.* ». Un peu de méfiance chez certains planteurs envers la nouveauté est un autre facteur qui explique également la frilosité à la replantation et accompagne le vieillissement des plantations.

Des soutiens existent

Pour inciter les planteurs à replanter et éventuellement à devenir pépiniériste, une aide du FEADER existe. "*Le plan de relance des tonnages permet dans certains cas de pré-financer les travaux de plantation*", indique Gwenn Bourgaut. « *Il permet de préfinancer les travaux grâce à des lignes de crédit par exemple* », indique Gwenn Bourgaut. Mais pour que le programme soit un succès, « *il faudrait accompagner la gestion des pépinières et recenser les prestataires - fournisseurs de boutures et prestataires de travaux agricoles - pour faciliter les démarches des planteurs.* »



La replantation est un moyen pour maintenir de bons rendements.

Des variétés déconseillées : pourquoi ?

Au moment de préparer une plantation, il est recommandé de consulter la cartographie des variétés préconisées et déconseillées, dressée par eRcane. Six zones géographiques ont été délimitées (zone littorale Nord et Est, zone d'altitude Nord et Est, zone sèche d'altitude de l'Ouest et du Sud, zone irriguée de l'Ouest et du Sud, zone de moyenne altitude du Sud-Ouest, zone Grand-Sud. Pour chacune d'elles, sont mentionnées les variétés qui donnent les meilleurs résultats. Elles ont été sélectionnées en fonction des caractéristiques de la zone concernée et que leurs performances ont été confirmées sur les exploitations. Inversement, des variétés sont déconseillées en raison de leur inadaptation aux conditions locales. Autant le savoir : il est impossible d'obtenir l'aide à la plantation si une variété déconseillée pour son secteur est retenue par le planteur.

Des supports pédagogiques pour l'enseignement agricole

Le Rita Canne renforce ses actions en direction de l'enseignement agricole, pour mieux faire connaître la filière aux enseignants comme aux apprenants. De nouveaux supports pédagogiques sont à leur disposition.

Depuis plusieurs années, le réseau du Rita Canne œuvre à une meilleure prise en compte de la filière dans les contenus pédagogiques de l'enseignement agricole à La Réunion. Une convention de partenariat signée en février 2023 entre la Daaf et les acteurs de la filière visait à développer les échanges avec les établissements de l'enseignement agricole réunionnais. Le Rita Canne s'est investi dans le projet en organisant des visites sur les sites d'expérimentation, en favorisant l'insertion professionnelle des jeunes en fin de formation, en travaillant à l'identification des besoins des enseignants et des formateurs, en intervenant dans les établissements et en diffusant des références et des outils pédagogiques.

Plusieurs initiatives récentes sont à signaler sur ce dernier point. Début septembre, des kits pédagogiques élaborés par le Syndicat du Sucre, membre du Rita Canne, ont été mis à disposition des deux lycées agricoles publics de l'île. Un présentoir a été installé dans le Centre de Documentation et d'Information des établissements de Saint-Joseph et Saint-Paul. Les enseignants et les apprenants y trouvent des ressources techniques et pédagogiques qui étaient jusqu'ici dispersées et parfois peu valorisées. Une enquête et divers entretiens menés ces dernières années avaient notamment souligné les attentes du monde enseignant, estimant manquer d'informations sur les évolutions de la filière et de supports pédagogiques qui permettraient d'intéresser les élèves.

Guides, brochures, fiches pratiques et posters ont été sélectionnés en collaboration avec les documentalistes des lycées et regroupés sur les présentoirs, aux côtés de numéros récents de Caro Canne. Cette documentation claire et actualisée aborde les grandes thématiques de la filière : désherbage, fertilisation, irrigation, variétés de canne, lutte contre les bioagresseurs.

Un autre outil est disponible depuis quelques mois : un jeu créé par Alizé Mansuy, animatrice du Rita Canne, sur le modèle du Trivial Pursuit. « Canne Pursuit » se joue à plusieurs, en piochant des cartes et en donnant des réponses aux questions posées sur ces dernières. Elles portent sur tous les aspects de la filière et les cartes fournissent également des explications ssuccinctes en plus des bonnes réponses ! Le jeu a été fabriqué à plusieurs exemplaires, il est diffusé sur demande.

Pour combler le manque de visibilité sur les réalités de la filière, notamment sur les expérimentations techniques en cours et les innovations récentes ayant fait leurs preuves, une clé USB a d'autre part été réalisée, avec le soutien de la Daaf, du Département, d'eRcane et de l'Europe. Elle contient 250 documents techniques, sélectionnés pour offrir aux enseignants et formateurs de l'enseignement agricole un accès facile à un grand nombre d'informations technico-économiques. Ils y trouvent également des supports à des exercices pratiques.



Le jeu « Canne Pursuit » imaginé par Alizé Mansuy.

Canne durable : évaluer pour progresser

Tereos poursuit en 2025 son engagement dans la démarche SAI (Sustainable Agriculture Initiative - Initiative pour une agriculture durable).

Dans le cadre de sa politique RSE (responsabilité sociale et environnementale), le groupe avait rejoint cette démarche en 2019 afin de faire reconnaître les bonnes pratiques agricoles mises en place dans les exploitations cannières réunionnaises, auprès desquelles il s'approvisionne.

SAI intègre les trois piliers du développement durable : l'environnement (gestion énergie, eau, déchets, etc.), l'économie (gestion et viabilité économique de l'exploitation) et le social (conditions de travail, sécurité et santé des salariés). Le niveau de durabilité (« or », « argent », « bronze », « blanc ») est déterminé sur la base d'un questionnaire réalisé dans une quarantaine d'exploitations choisies aléatoirement. Un audit de cette évaluation est réalisé par un organisme externe certifié, afin de valider les résultats obtenus.

Le renouvellement de la certification a été réalisé en juillet 2025. Score obtenu : 7,5% pour le niveau bronze et 82,5% pour le niveau silver.

Pour en savoir plus sur l'auto-évaluation de canne durable, contactez votre Pôle Canne.

« Il faut consolider les exploitations de 10-15 hectares »

Professeur d'agronomie à l'EPLEFPA Forma'Terra de Saint-Paul depuis près de 35 ans, Didier Ramay a formé plusieurs générations d'exploitants canniers. Avant de prendre sa retraite, il partage avec Caro Canne sa vision de la filière.



Didier Ramay et ses élèves.

Pouvez-vous nous raconter le parcours qui vous a mené jusqu'ici ?

Didier Ramay : « *J'ai commencé par faire des études d'ingénieur agricole à Angers, au début des années 1980. Dès mon cursus terminé, je me suis rapidement tourné vers l'enseignement. D'abord dans l'Hexagone, puis j'ai découvert l'enseignement public à La Réunion en 1985. Je suis alors retourné me former en métropole pour revenir sur l'île en 1991 afin d'enseigner l'horticulture à des élèves de Bac Professionnel et des étudiants BTS. Évidemment, lorsqu'on enseigne l'horticulture à La Réunion, la canne à sucre est incontournable* ».

Quel regard portez-vous sur l'évolution des formations horticoles et notamment de la culture de la canne ?

« *Avant, sur une promotion de 30 étudiants, la grande majorité envisageait de cultiver de la canne à sucre et l'enseignement était donc logiquement tourné vers cette culture. Puis, depuis une grosse dizaine d'années, les effectifs ont diminué et les jeunes cherchent de plus en plus à diversifier leurs exploitations, notamment avec du maraîchage. La carte de formation s'élargit en conséquence et une part moins importante est accordée à la canne* ».

Comment expliquez-vous cette évolution ?

« *Elle répond principalement à une demande sociétale. Avec l'urbanisation et la difficulté à transmettre les exploitations, il y a de moins en moins de surface cannière. Concrètement, on supprime tous les ans des parcelles de cannes sans en installer de nouvelles et beaucoup de petits exploitants ont arrêté cette culture. Aujourd'hui, l'accent est mis sur la diversification à tous les niveaux de la société, notamment dans l'optique de tendre vers l'autosuffisance alimentaire. C'est un fait, la canne est moins attractive pour les jeunes générations car c'est une culture industrielle et donc très dépendante des volumes de production* ».

Comment redonner envie aux jeunes générations de cultiver de la canne à sucre ?

« *Malheureusement, et malgré le très bon travail des acteurs du secteur, l'image de la filière est détériorée. La succession de mauvaises campagnes sucrières et les tonnages en baisse entraînent une certaine morosité. C'est dommage car il devient compliqué de trouver de la main d'œuvre et d'endiguer la baisse de la surface cannière. Mais il faut continuer de défendre cette filière car elle possède de très nombreuses vertus et parce qu'il existe des solutions* ».

Quelles solutions préconisez-vous pour redonner un souffle nouveau à la filière ?

« *Il faut commencer par arrêter de supprimer des hectares de canne. Selon moi, il faut consolider les exploitations de 10 à 15 hectares et accompagner les rendements en professionnalisant encore plus les planteurs. C'est possible, certains arrivent à avoir d'excellents rendements sur leurs parcelles. Pour cela, il faut viser les exploitations de moyenne dimension et répondre aux enjeux de la mécanisation. Pourquoi, par exemple, ne pas réintroduire les cultures intercalaires de fruits et légumes durant l'intersaison comme cela se faisait avant ? Enfin, en matière d'enseignement, il est toujours possible de mieux connecter les acteurs entre eux car ils sont tous très ouverts au partage de connaissance. De ce point de vue, c'est très positif et il faut le souligner* ».

Chaque année, une semaine pour la canne

« *Chaque année, j'ai consacré une semaine entière à la culture de la canne à sucre et à sa filière* », souligne Didier Ramay. Du 26 au 30 mai dernier, une dizaine d'élèves du professeur au lycée agricole de Saint-Paul est ainsi partie sur le terrain à la rencontre d'exploitants canniers, a pu visiter les installations d'eRcane ou encore échanger avec les équipes de Tereos.

« *Qu'ils souhaitent ou non devenir canniers, c'est toujours très enrichissant pour eux de connaître la filière et de mesurer son dynamisme*, poursuit l'enseignant. *À La Réunion, c'est tout simplement incontournable. Tous mes cours d'horticulture sont d'ailleurs basés sur la canne à sucre* ».

Quel engrais azoté pour fertiliser la canne ?

Des essais menés depuis plusieurs années par le CTICS sur les formes d'azote les plus utilisés montrent que l'ammonitrate donne les meilleurs résultats agronomiques et économiques.

Quelles formes d'azote ont une meilleure efficacité agronomique sur canne à sucre ? Telle est la question à laquelle le CTICS, avec le pilotage technique d'eRcane et le soutien financier du FEADER, souhaite répondre. Pour comparer les performances de l'urée et d'autres produits disponibles dans le commerce, des expérimentations ont été lancés sur deux exploitations de Sainte-Anne et de Saint-Louis.

L'urée est la forme d'azote la plus fréquemment utilisée par les planteurs à La Réunion. Il s'agit d'une molécule simple, qui s'hydrolyse très rapidement dans le sol : elle est très vite disponible pour la plante après son épandage. En revanche, elle se volatilise également très vite, ce qui génère des pertes importantes.

L'urée est apportée sous sa forme granulée la plus courante, mais aussi enrobée ou associée à des complexes chimiques, pour ralentir sa libération dans le sol. Sur l'essai de Sainte-Anne, où les cannes ont déjà été récoltées à quatre reprises, elle est comparée à l'ammonitrate, à l'Apex 26, à l'urée enrobée et à de l'urée à libération contrôlée vendue par la SCIC. L'ammonitrate est composé d'azote ammoniacal (également appelé ammonium) et d'azote nitrique (ou nitrate). Son prix est plus élevé que celui de l'urée. Il est souvent utilisé dans les engrais de mélange et les engrais complexes vendus par les fournisseurs. L'Apex 26, est pour sa part un produit de la firme Timac, combinant de l'urée, de l'ammonium et un stimulateur de croissance.

Le CTICS et eRcane ont tout d'abord comparé les rendements obtenu avec ces différentes formes d'azote sur chacune des quatre années de l'essai de Sainte-Anne. Sur les parcelles recevant de l'ammonitrate, ils sont significativement plus élevés que sur celles recevant de l'urée simple. L'apport d'Apex 26, d'urée enrobée ou à libération contrôlée ont également tendance à augmenter le rendement par rapport à l'apport d'urée simple.

Grâce à Otecas, l'Outil technico-économique en canne à sucre mis au point par eRcane, les résultats ont également été analysés sous l'angle économique en prenant en compte le coût de chaque forme d'azote. Même si l'urée est la moins onéreuse, elle procure un revenu à l'hectare (marge semi-nette, coût de main d'œuvre déduit) nettement inférieur à l'ammonitrate. Le résultat économique de l'Apex 26 est également supérieur à celui de l'urée simple, mais dans une moindre mesure.

Conclusion : d'un point de vue agronomique et économique, l'ammonitrate (contenu dans le 15-12-24) a été la forme d'azote la plus performante à Sainte-Anne. L'essai de Saint-Louis, commencé en 2023, n'a pour l'instant produit des résultats que sur deux récoltes. Mais sur ces deux premières années, c'est également l'ammonitrate qui est la forme d'azote la plus performante. Au moins deux années d'essai supplémentaires seront nécessaires pour mesurer l'efficacité des autres modalités d'apport.

Les formes d'azote testées

L'urée simple est comparée, sur les deux essais, à trois autres formes d'engrais azotés :

- l'ammonitrate contenu dans le 15-12-24
- l'Apex 26 (urée, ammonium et stimulateur de croissance)
- une urée à libération contrôlée, contenue dans le 16-8-25

À Sainte-Anne, une urée enrobée a également été testée et une urée à libération contrôlée est en cours de test.

À Saint-Louis, le duramon (26-0-0 à libération lente de l'azote) est également à l'essai ;

- ainsi que deux formes d'urée liquide, le Folur S (20-0-0, urée en solution avec du soufre) et Infolen + Genaktis (24-0-0, urée en solution avec stimulateur de croissance des plantes). Ces deux formes liquides sont utilisées en troisième apport, après deux apports d'urée solide classique.

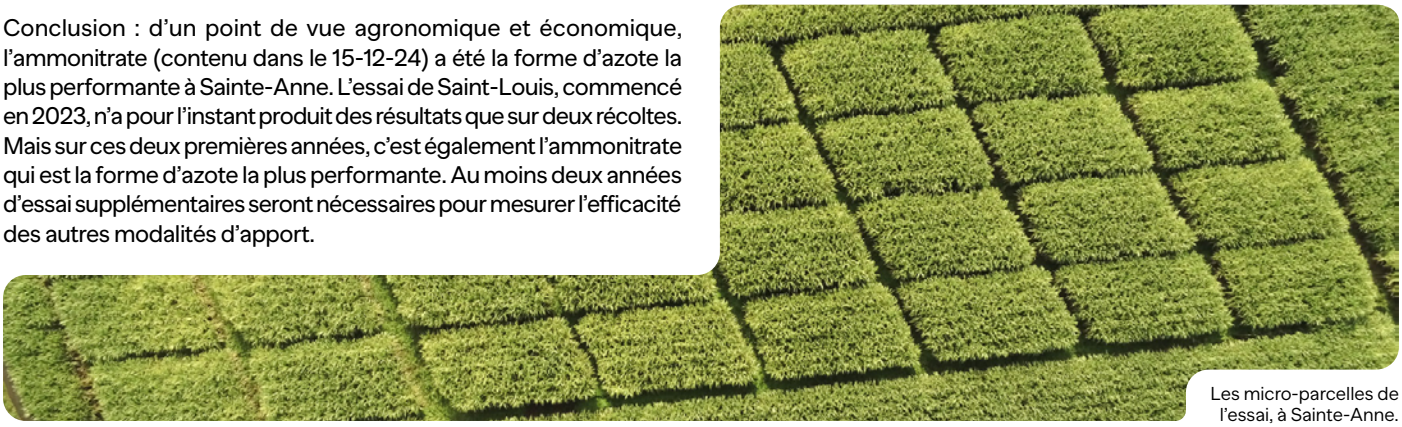
Résultat économique sur 4 ans*

*Marge semi-nette, coût de main d'œuvre déduit, calculée avec Otecas sur une exploitation de Sainte-Anne

	À l'hectare	Gain par rapport à l'urée
Urée	14 000 €	
Ammonitrate	19 260 €	+38 %
Apex	14 750 €	+6 %



Les parcelles sont récoltées et les cannes pesées dans la même semaine.



Les micro-parcelles de l'essai, à Sainte-Anne.

Maîtriser l'enherbement : des planteurs témoignent

La lutte contre les adventices est rendue plus difficile par la réduction de la gamme de produits herbicides autorisés. CaroCanne est parti à la rencontre de planteurs qui parviennent malgré tout à maîtriser l'enherbement de leurs parcelles et à maintenir des rendements satisfaisants. Des exemples forcément inspirants.

Les restrictions progressives d'utilisation de produits phytosanitaires inquiètent légitimement le monde agricole, toutes filières confondues. Les planteurs de canne, qui s'étaient habitués au fil des décennies au désherbage chimique au moyen de produits efficaces, sont aujourd'hui désorientés.

Une part de la baisse de la production cannière enregistrée ces dernières années à La Réunion est imputée à la perte de la maîtrise de l'enherbement sur certaines exploitations. Des traitements avec des molécules moins efficaces, parfois effectués trop tard dans le cycle des adventices, peuvent effectivement provoquer l'enherbement des parcelles et des baisses importantes de rendement.

Pourtant, toutes les exploitations ne se trouvent pas dans ce cas. CaroCanne est allé sur le terrain, à la rencontre d'une dizaine de planteurs répartis dans toutes les zones de production et qui parviennent tout de même à maîtriser l'enherbement de leurs parcelles, dans des situations variées. Ils témoignent dans les pages suivantes de ce dossier.

Quels enseignements tirer de ce coup de sonde ? En premier lieu, l'importance d'une surveillance constante des champs, pour détecter précocement l'apparition des mauvaises herbes et réagir en conséquence. Tous les planteurs interrogés ont déclaré être très présents sur leur exploitation.

Même s'ils doivent faire face à des adventices différentes, dans des conditions de sols et de micro-climats variées, ils réussissent à maintenir des rendements satisfaisants – sauf, hélas, quand un cyclone majeur passe sur La Réunion, comme ces deux dernières années. Ils se contentent des produits autorisés, mais appliquent des méthodes de lutte complémentaires contre l'enherbement : le paillage du sol après la récolte et des interventions manuelles, qui deviennent indispensables.

Tous sont malgré tout préoccupés par le retrait annoncé du Prowl 400 et les incertitudes sur l'avenir du Merlin Flexx : les traitements en prélevée, pratique pourtant recommandée, pourraient rapidement disparaître, faute de produits disponibles.

LES AVANTAGES DU FAUX-SEMIS

Ils bénéficient aussi de l'expertise agronomique acquise sur l'île au cours des décennies précédentes et des expérimentations en cours, visant à désherber mieux, avec moins de produits (voir pages 21 et 22). Une pratique dont l'efficacité est reconnue depuis longtemps toutefois négligée trop souvent : le faux-semis avant une plantation. Elle consiste à travailler superficiellement le sol, à quelques centimètres de profondeur, dans le but de stimuler la levée des adventices puis de les détruire avant de mettre les boutures en terre. Le faux-semis est plus particulièrement recommandé dans les zones où les fataques et autres graminées sont très présentes et contre lesquelles il est difficile de lutter une fois ces espèces installées à la place de "levées".

L'élimination des jeunes adventices peut se faire de façon chimique ou mécanique. Quelques erreurs doivent toutefois être évitées. En cas de traitement mécanique, les herbes arrachées doivent sécher au soleil, sinon elles repoussent. L'intervention doit donc se faire par temps sec. Inversement, un traitement avec un produit systémique comme le glyphosate, transporté par la sève, doit se faire de préférence par temps chaud et humide. Le travail superficiel du sol puis le traitement des jeunes adventices doivent être pratiqués une fois que le planteur s'est assuré de la disponibilité des boutures : si la plantation se fait avec retard, le terrain aura commencé à se ré-enherber. En cas de présence de plantes à rhizomes ou à tubercules, l'arrachage mécanique risque de créer les conditions d'un nouvel ensemencement. Côté matériel, l'utilisation de disques légers pour travailler le sol superficiellement est recommandé, afin de ne pas créer des grosses mottes qui compliqueront les interventions suivantes.

Comme toute pratique, le faux-semis par un technicien est recommandé pour les premières interventions.



L'huile de coude comme meilleur remède

Laurent Tamon et Joris Ramalingom sont voisins. Tous les deux, ils exploitent leurs parcelles dans les bas de Bras-Panon et rencontrent les mêmes difficultés d'enherbement. Herbicides, solutions mécaniques mais aussi... huile de coude, tous les moyens de lutte sont bons.



Laurent Tamon, planteur de Bras-Panon.

Gros soleil et pas une goutte de pluie à l'horizon. Laurent Tamon gratte la terre avec son pied pour montrer à quel point celle-ci est sèche. La poussière s'envole sous l'effet du vent. Son voisin et ami, Joris Ramalingom, opine du chef et arbore la même moue dubitative. Sur les parcelles à peine coupées, les adventices commencent déjà à recouvrir la terre et, par conséquent, les cannes naissantes. A leur plus grand désespoir.

« *Quand j'ai débuté, en 2020, je pensais que la coupe de la canne était le plus gros du travail,* se souvient Laurent Tamon. *Mais c'est l'entretien et la lutte contre l'enherbement qui est le plus difficile. Et de loin* ». Sur sa parcelle, qui s'étend sur une dizaine d'hectares, il cultive les variétés R579, R570, R582 et R585. « *En temps normal, le rendement moyen est de 100 tonnes à l'hectare, mais cette année ce sera au mieux 70 tonnes par hectare*, explique-t-il sans cacher sa déception. *Pourtant, les cannes étaient très prometteuses !* ».

Dernière année pour leProwl 400

En cause, le cyclone Garance qui a littéralement couché toutes ses cannes. « *Mais c'est un ensemble de facteurs, il y aussi la sécheresse, le manque de main d'œuvre et le fait que l'on interdise de plus en plus de molécules sans proposer d'alternative* », précise-t-il. Le constat est le même pour Joris Ramalingom qui, sur ses huit hectares de champs, ne devrait pas dépasser des rendements de 72 tonnes par hectare au lieu des 95 tonnes par hectare habituelles.

Et même si la saison de la coupe bat son plein, les deux compères sont déjà au travail pour lutter contre les adventices naissantes. En pré-levée, tous les deux utilisent Prowl 400 et Merlin Flexx. « *Mais le Prowl est désormais interdit à la vente, nous pouvons juste finir d'écouler notre stock. C'est un vrai coup dur car on va encore perdre en efficacité* », s'agace Joris.

Il n'était déjà plus possible d'administrer les deux en même temps, obligeant les planteurs à effectuer plusieurs passages dans le champ. « *Passer plusieurs fois, c'est évidemment du temps et de l'énergie, poursuit Joris, mais c'est aussi plus de dégâts dans le champ, plus de coût matériel et plus d'exposition aux produits pour nous* ». En post-levée, c'est le mélange de Starane 200 et de Callisto qui sert à limiter les dégâts.



Joris Ramalingom devant sa parcelle.

« L'idéal serait de tout faire à la main »

« *L'idéal serait de tout faire à la main car cela permet d'empailler et mieux protéger le sol* », renchérit Laurent, n'hésitant pas à montrer la différence de repousse entre deux champs voisins dont l'un a été traité mécaniquement et l'autre à la main. Seulement cela a un coût, évidemment, sans compter la difficulté à trouver de la main d'œuvre. Si Laurent est donc seul, Joris emploie lui deux ouvriers durant la campagne, dont un poursuit ensuite pendant un mois pour lutter contre les adventices.

Parmi celles-ci, nos deux compères ont surtout maille à partir avec la fataque duvet, leur pire ennemie, et le chiendent. Depuis un ou deux ans, ils font aussi face à une invasion de tabac-bœuf. « *Avant, il y en avait uniquement plus haut en forêt mais on en retrouve de plus en plus dans les champs*, explique Laurent. *On est un peu démuni car il n'y a aucun produit parfait pour lutter contre le tabac-bœuf. D'autant qu'il attaque jusqu'aux souches de la canne. En fait, il ne nous reste que l'huile de coude* ».

Et il en faut, même pour les adventices plus habituelles. « *Nous avions la mauvaise habitude de laisser les fataques arrachées dans les champs, la tête à l'envers. Par conséquent, les graines tombaient et les fataques repoussaient*, explique Joris. *Idéalement, il faut tout ramasser et tout ramener à la brouette en bord de champs* ». Un travail titanesque qu'ils sont peu à avoir le temps et les moyens de faire correctement.

Malgré les obstacles, Laurent et Joris restent optimistes et passionnés par leur métier. Tous les jours, ils sont dans leurs champs du matin au soir. A scruter la terre pour combattre les adventices et observer le ciel pour espérer la pluie.

« Surveiller chaque mètre carré de parcelle »

Jean-Bernard Jaurès lutte actuellement contre la fumeterre, une adventice qu'il n'avait jusqu'ici pas vu sur ses 16 hectares de cannes, à Bagatelle. Pas suffisant pour le décourager.

C'est pioche à la main que nous retrouvons Jean-Bernard Jaurès. Il est 11 heures, la pluie farine mais il est pourtant en train d'enlever, à la main, la fumeterre qui recouvre ses cannes naissantes. « *Je ne sais pas d'où ça vient, je n'en avais jamais eu. En général je gère plutôt des fataques ou des Paspalum* », explique-t-il.

Son exploitation, située dans les Hauts de Bagatelle à Sainte-Suzanne, s'étend sur 16 hectares. Uniquement de la canne, âgée d'en moyenne sept à dix ans, et depuis peu un petit carré de vanille. « *Cette année, j'espérais récolter au moins 1400 tonnes, comme en 2024, mais à cause de Garance je serai déjà content d'en récolter 900* ».

Il cultive principalement la R585 mais se convertit doucement à la R590, justement pour sa plus grande résistance aux cyclones. « *Cette variété est vraiment costaude, c'est incroyable* », assure-t-il. Outre les cyclones, la R590 a l'avantage d'être très homogène. « *Une fois la canne fermée, la lumière ne passe plus et il y a beaucoup moins de problèmes d'enherbement* », précise Jean-Bernard.

En attendant, juste après la coupe, il doit agir vite. En prélevée, pour son premier passage, il applique du Prowl 400 et de Merlin Flexx, qui ne doivent pas être mélangés dans la même cuve. Moins de deux mois plus tard, en postlevée, un cocktail de Starane 200 et de Callisto.

Ensuite, tout est mécanique. Quand cela est possible, il passe dans les inter-rangs avec son mini-tracteur et sa toute nouvelle broyeuse. Sinon, c'est à l'huile de coude, pioche à la main, qu'il lutte contre l'envahisseur. « *J'aimerais aller plus vite mais cela demande beaucoup d'énergie* », explique Jean-Bernard.

Cette année, pour la première fois depuis maintenant sept ans, il a embauché un salarié qui s'occupe de couper la canne pendant que lui se concentre sur l'entretien des champs. Car le plus gros du travail est invisible, il s'agit surtout de surveiller chaque mètre carré de parcelle. « *Depuis la route on peut croire que la canne pousse normalement et quand on entre dans le champ on voit des parties entières enfouies sous l'herbe* », conclut-il, sans jamais se départir de son sourire.



Jean-Bernard Jaurès, agriculteur partenaire des suivis agronomiques menés par la filière.



À la Saline-les-Hauts, Jean-Bruno Nany.

« Ne pas laisser fleurir les mauvaises herbes »

À Corbeil, Jean-Bruno Nany a réussi à éliminer les fataques dans son champ, à force de travail. Mais il reste vigilant, pour traiter précocement quand les mauvaises herbes apparaissent.

À Corbeil, au-dessus de La Saline-les-Hauts, Jean-Bruno a repris le champ paternel il y a une vingtaine d'années, après y avoir travaillé comme aide familial depuis 1986. Sur six hectares d'un seul tenant, majoritairement plantés en R579, il obtient un rendement de 110 tonnes à l'hectare. L'eau de l'Antenne 4 qui irrigue sa parcelle contribue à ce bon résultat, tout comme une fertilisation régulière : « *Je ne fais pas d'économie sur l'engrais, dit-il. Je mets en général 800 à 900 kilos à l'hectare, d'abord l'urée puis le 15-12-24. Je veille à ne pas fertiliser en retard, sinon la conséquence sur le tonnage est garantie, j'en ai déjà fait l'expérience !* ».

Si Jean-Bruno Nany obtient un rendement très satisfaisant, c'est également grâce aux travaux d'amélioration foncière passés, qui ont permis d'enlever beaucoup de roches ; mais surtout à une lutte assidue contre les mauvaises herbes. Il laisse l'essentiel de la paille au champ, réservant une petite partie aux cabris qu'il élève en complément. « *J'ai réussi à éliminer les fataques,* se félicite-t-il, *mais il y a quand même du chiendent, du trèfle, des lianes par endroits… Si na poin lo grin, on maîtrise les mauvaises herbes. Mais le vent et les oiseaux ramènent toujours des graines des parcelles voisines. Il ne faut surtout pas laisser fleurir les adventices. Dès qu'elles ont deux ou trois feuilles, je traite. Plus tard, le produit n'a plus beaucoup d'effet* ».

Le planteur, qui n'a pas de tracteur, épand les herbicides au pulvérisateur à dos : un passage en pré-levée, au Prowl 400, et un passage en post-levée, associant 2,4-D et Starane 200. « *Je mets de l'eau le soir, je traite le matin, puis je remets de l'eau deux ou trois jours après*, précise-t-il. *Le produit ne travaille pas bien sur sol sec. Je peux ensuite intervenir à la gratte et à la pioche, mais ce n'est pas souvent nécessaire, le paillage et les traitements ont fait l'essentiel* ».

Jean-Bruno livre un autre de ses secrets, pour obtenir un champ bien désherbé : « *J'habite à Villèle, à 3 kilomètres d'ici, mais je suis tous les jours sur l'exploitation* ».



Boyer Teddy, en pleine coupe.

« Si on lève le pied, on en paie vite les conséquences »

Dans les Hauts de Saint-Leu, Teddy Boyer parvient à maîtriser l'enherbement dans ses champs en réservant systématiquement une journée par semaine à l'entretien, pendant la campagne.

Teddy Boyer exploite 12,5 hectares de cannes répartis entre les Colimaçons, Piton Saint-Leu et Le Plate, plantées en R570, R575 et R577. Au Plate, sans irrigation, son rendement ne dépasse pas 50 tonnes à l'hectare. A Colimaçons et Piton, dans la zone de l'Antenne 6, il peut couper jusqu'à 90 tonnes à l'hectare.

Les adventices les plus coriaces, chez lui, sont les fataques. « *J'ai réussi à les réduire, mais il y en a toujours et leur impact sur le rendement est important si on ne fait rien*, explique le planteur. *Elles consomment une partie de l'engrais, privent la canne d'ensoleillement…* » Teddy Boyer doit aussi surveiller l'herbe tourterelle, une plante basse qui fait des grosses touffes et peut asphyxier les bourgeons si elle entre dans le rang de cannes. Il parvient à maîtriser cet enherbement en en tenant un calendrier rigoureux. Pendant la campagne, il coupe (à la main, avec son salarié) du lundi au vendredi et le samedi est systématiquement dédié à l'entretien de ses champs.

Une fois une parcelle coupée, il laisse toutes les pailles au sol et arrose (dans la partie de son exploitation sous irrigation, en aspersion). Il applique alors un traitement de prélevée, associant Prowl 400 et Merlin Flexx, avec le pulvérisateur à rampe qu'il a acheté cette année.

« *Je remets ensuite de l'eau, puis de mets l'engrais, si possible en fractionnant l'apport. Ce n'est pas simple de tout faire en même temps pendant la campagne. Puis je fais un traitement de postlevée avec du 2,4-D et du Starane 200, à la rampe si le tracteur peut encore passer, sinon à la lance* ».

Pour finir, il intervient à la pioche, rang par rang. « J*'ai appris cette rigueur de mon père*, poursuit Teddy Boyer. *Il est vrai que le désherbage était plus simple à l'époque, il y avait de la main d'œuvre et davantage de produits* ».

Cette bonne maîtrise des adventices est le résultat de nombreuses années de désherbage attentif. « *Si on rate une année, il faut repartir de zéro*, insiste-t-il. *Si on lève le pied, on en paie vite les conséquences* ».

« Sans la paille au sol, on ne s'en sort pas »

À Grand-Fond (Saint-Leu), Willy Ellin a réussi à éradiquer quelques adventices mais la lutte contre les mauvaises herbes doit recommencer à chaque campagne, malgré le maintien des pailles au sol.

La canne est la principale production de l'exploitation de Willy Ellin, qui cultive également des fruits de la passion, des ananas et des oignons. Ses parcelles de cannes, 12,5 hectares irrigués en aspersion, se trouvent principalement à Grand-Fond (Saint-Leu), entre 250 et 300 m d'altitude, et aux Avirons. Il récolte en moyenne une centaine de tonnes à l'hectare, jusqu'à 140 tonnes les meilleures années, avec R579 comme principale variété. « *J'essaie de trouver le juste milieu pour atteindre un bon tonnage, avec des cannes bien mûres, sans trop alourdir les charges d'engrais et de produits herbicides* », dit-il.

Fataque et fataque duvet, chiendent patte-poule, liane margose, herbe de lait : les adventices ne manquent pas sur ses parcelles, même s'il est parvenu à en éradiquer quelques-unes, dans le passé, grâce au Callisto. « *Je laisse toute la paille au sol, sinon on ne s'en sort pas*, explique-t-il. *Je traite au Prowl 400 en prélevée, pour freiner la levée des fataques, puis j'interviens en désherbage manuel, avec des saisonniers, deux mois plus tard. Je traite également les bordures de routes de mes parcelles. Ensuite, je fais faire à un prestataire un passage de Dicopur 600 au tracteur enjambeur* ».

Willy Ellin recourt aussi au glyphosate (Round-up ou autre) sur ses chemins d'exploitation, « *pour que les roues du tracteur ne fassent pas entrer des graines dans les champs* ». Le bon état de ses parcelles résulte également d'importants travaux pour enterrer les andains, qui étaient très nombreux chez lui. Il veille aujourd'hui à ne pas travailler le sol en profondeur, avant les plantations, pour ne pas faire remonter la roche. Depuis l'an passé, toutes ses cannes sont coupées mécaniquement. En 2024, il a vu sa richesse baisser, après avoir utilisé une coupeuse péi. Cette année, dans ses champs où elle peut travailler, c'est une coupeuse-tronçonneuse qui récolte.



Willy Ellin est particulièrement attentif à l'entretien des abords de parcelles.



Johann Noucadou, planteur à Saint-Louis.

« Grâce au goutte-à-goutte, les adventices poussent moins »

Dans la plaine du Gol, Johan Noucadou a repensé son exploitation et installé un nouveau système d'irrigation. Une installation qui, couplée au paillage, permet de limiter la prolifération des mauvaises herbes.

Johan Noucadou a rejoint son père en 2013, sur l'exploitation familiale de 10 hectares, dans la plaine du Gol, à Saint-Louis. Une exploitation composée essentiellement de R579, avec 0,5 ha en R589, qu'ils ont ensemble mécanisée et modernisée. « *À partir de 2017, nous avons commencé à replanter et à installer un système de goutte-à-goutte, tous les 60 centimètres, qui fournit 1,6 litre d'eau par heure et par goutteur. Aujourd'hui, toute la parcelle est équipée et toutes les cannes sont jeunes. Les R589 ont été plantées cette année. C'est une variété qui a une bonne richesse, un bon tonnage et qui fait pas mal de paille* ».

Chez lui, les adventices les plus répandues sont les lianes poc-poc. « *C'est compliqué à maîtriser avec les herbicides, on est obligé de travailler manuellement* », souligne le planteur. Il effectue un seul passage en pré-levée, sept jours après la récolte, avec du Merlin Flexx et du Prowl 400 (2,25 litres et 3 litres à l'hectare, au pulvérisateur à rampe). Le paillage contribue à limiter la prolifération des mauvaises herbes et à conserver l'humidité du sol. « *L'irrigation par aspersion favorisait l'apparition de mauvaises herbes. Grâce au goutte à goutte, on arrose seulement sous les racines des cannes* », précise Johan Noucadou.

Le système, qui permet aussi d'apporter l'engrais, a permis d'améliorer le rendement de l'exploitation : 130 tonnes par hectares en moyenne. Ces dernières années, les agriculteurs ont par ailleurs fait le choix de se diversifier dans le maraîchage sur un demi-hectare. « *Sur 8,5 hectares de cannes, nous produisons autant que lorsque nous avions 10* », poursuit Johan Noucadou.

Ce nouveau système d'irrigation a un coût. « *Il faut compter environ 9 000 euros pour 1,5 hectare* », souligne le planteur, qui a toutefois été aidé par le Feader. « *À chaque replantation, tous les ans, nous avons fait une demande d'aide et nous avons installé un programmateur pilotable à distance.* »

« Je n'utilise aucun désherbant dans les champs »

Grâce à plus de 10 centimètres de paillage dans ses champs et une attention de tous les instants, Christian Moucouvaya parvient à se débarrasser de la liane margose avec sa pioche.

Christian Moucouvaya est installé à Bassin Martin, dans les Hauts de Saint-Pierre, depuis 1996. Une exploitation de 4 hectares, héritée de ses parents, sur laquelle il ne cultive que de la canne à sucre. « *Je travaille seul, confie-t-il. J'ai de la R577 et j'ai planté de la R589 sur 0,5 ha il y a deux ans. J'ai coupé cette variété pour la première fois cette année, et je suis content, ça pousse bien* ». En moyenne, son exploitation permet de produire 100 tonnes à l'hectare, même si l'année dernière, son rendement a chuté. « *On a récolté que 70 tonnes à l'ha, le cyclone Belal avait abîmé environ 2 000 m² de parcelle. Il a même fallu remettre de la terre, l'eau avait tout emporté. Heureusement, cette année, Garance n'a pas fait de dégâts chez moi* », confie le planteur.

Dans les champs de Christian Moucouvaya, recouverts d'au moins 10 centimètres de paillage, le choix de la variété R589 prend tout son sens. « *Elle fait beaucoup de paille, c'est ce qui m'intéresse* », confie-t-il. Grâce à la paille et à une attention permanente, Christian Moucouvaya vient à bout des mauvaises herbes. « *Je suis tous les jours dans mes champs, matin et soir. Je passe à la main et je désherbe, avec une pioche. On est obligé d'y être tout le temps, surtout en fin de campagne* », confie l'agriculteur.

Ici, c'est surtout la liane margose qui envahit son exploitation. L'adventice l'oblige à passer du désherbant sur les bordures, mais jamais dans ses champs. « *J'utilise un pulvérisateur à dos pour faire un traitement une fois par an mais pour le reste, je n'utilise que la pioche. J'ai toujours travaillé comme ça* », confie l'agriculteur qui souhaite, par ailleurs, continuer à replanter la R589 pour avoir davantage de paille. « *Je n'utilise qu'un litre de désherbant par an mais avec plus de paillage, je pourrais encore diminuer la quantité, espère-t-il. J'essaye de trouver la meilleure solution* ».

Il s'est fixé l'objectif de replanter un demi hectare chaque année. « *J'ai encore 1,5 ha à convertir en R589 et je veux garder la moitié de mon exploitation en R579. Les deux variétés fonctionnent bien ensemble, R589 plutôt récoltée en début de campagne et R579 en fin de campagne.* »


Christian Moucouvaya, partisan du travail manuel en complément de son traitement herbicide.

« Je ne désherbe que sur les rangs »

Sur les hauteurs de Saint-Joseph, Thierry Lauret livre près de 500 tonnes de cannes par an. Sur son terrain rocheux, grâce à une attention particulière couplée au paillage du sol, il parvient à utiliser 2 fois moins de désherbant que la moyenne.

A Langevin, dans le secteur de Terrain Galet, Thierry Lauret, 56 ans, a « *grandi dans les cannes.* » Depuis 1989, il possède 5,6 hectares de R570, qu'il a associée avec un peu de R585. D'ordinaire, son rendement oscille entre 90 et 100 tonnes par hectare. Mais l'année dernière, il n'a récolté que 70 tonnes en moyenne. « *On a eu quelques dégâts causés par le passage du cyclone Belal. 20 % des cannes ont cassé. Mais c'est surtout la sécheresse qui nous a fait du tort. De décembre à mars, on a eu très peu d'eau. Notre terrain est plutôt rocheux, on a besoin de beaucoup d'eau. J'ai perdu au moins 35 tonnes sur une petite parcelle à cause de ça* », confie le planteur.

Ce terrain rocheux a toutefois un avantage : il n'est pas trop envahi par les adventices. « *Il y a tout de même un peu de lianes et quelques arbustes de type acacias*, précise Thierry Lauret. *Je passe avec un pulvérisateur à dos tous les quatre mois sur ma parcelle. J'utilise du Merlin Flexx et du Prowl 400, mais le Prowl 400 ne sera bientôt plus sur le marché. Il va falloir que je trouve une alternative* ».

Au total, le planteur épand environ 2,5 litres de désherbant pour un hectare. « *En moyenne, les producteurs en utilisent 2 fois plus* », souligne Jean-Daniel Domane, technicien chez eRcane. Thierry Lauret pratique en parallèle le paillage de ses allées et désherbe avec une pioche. « *Je ne diffuse du désherbant que sur les rangs. J'en utilise un peu plus depuis que j'ai mécanisé mon exploitation mais je continue à récolter environ 250 tonnes à la main (sur les 500 coupées annuellement)* », précise le planteur, pour qui « *il n'y a pas de secret, il faut surveiller les champs et être très présent pour lutter contre les mauvaises herbes.* »



Thierry Lauret, planteur sur les Hauts de Saint-Joseph.



« La meilleure concurrente de l'herbe, c'est la canne »

À Saint-Philippe, Charles-André Galtier passe beaucoup de temps dans ses champs. Une présence qui lui permet de traquer la moindre feuille de tabac-bœuf, une adventice au système racinaire puissant.

Charles-André Galtier a repris il y a 25 ans l'exploitation de son beau-père, près de la forêt de Mare-Longue à Saint-Philippe. Et malgré les années, il se dit « *toujours autant passionné par [son] métier.* » « *Ici, il n'y a pas de jours de repos, pas de samedi, pas de dimanche* », raconte le planteur qui passe le plus clair de son temps dans ses champs. Pour lui, c'est d'ailleurs la meilleure manière de lutter contre les adventices.

« *Je regarde tous les jours s'il y a des mauvaises herbes. S'il y en a, il ne faut pas attendre, il faut tout de suite désherber. Car ensuite les racines deviennent très dures à couper* », indique Charles-André Galtier, qui travaille avec un employé à mi-temps et avec sa compagne sur son exploitation de 6 ha de canne en R570. Sur 5 autres hectares, il cultive palmistes, bananes, vanille et arbres fruitiers.

Le tabac-bœuf pousse partout sur son exploitation, même sur la roche. Pourtant, Charles-André Galtier laisse « le maximum de paille au sol ». « *Il faut être en surveillance permanente. Ce n'est pas simple pendant la campagne mais je ne peux pas attendre sinon les herbes vont grandir et commencer à manger l'engrais. Elles peuvent monter jusqu'à un mètre de haut et le système racinaire est incroyable* », poursuit-il.

L'agriculteur utilise des herbicides qu'il diffuse « *en petite quantité, deux à trois fois par an* », au pulvérisateur à dos. Surtout, il fait de la « *replantation continue* » pour éviter les espaces vides. « *La canne est la meilleure concurrente des mauvaises herbes* », estime-t-il.

Comme pour les herbicides, le planteur a fait le choix de fractionner son engrais en deux ou trois passage. Il récolte en moyenne 600 tonnes par an, soit un rendement d'une centaine de tonnes à l'hectare.

Alors qu'en 2018, il avait atteint un record de 102 tonnes, cette année, le rendement devrait descendre à 80 tonnes, à cause de la casse occasionnée par Garance. Une deuxième mauvaise année, après le cyclone Belal et le peu d'ensoleillement de 2024 qui avaient entraîné 25 % de perte.

Le désherbage différencié, pour un usage mieux ciblé des herbicides

Pratiquer le désherbage mécanique dans l'inter-rang, quand c'est possible, permet de réserver l'usage des produits herbicides au traitement des rangs de canne.

Deux nouvelles animations sur le thème du désherbage différencié entre le rang et l'inter-rang ont été organisées en septembre, dans le cadre du Rita Canne, à destination des planteurs, des techniciens et des apprenants de l'enseignement agricole.

Le désherbage différencié consiste à localiser les traitements chimiques sur le rang et à désherber mécaniquement l'interrang, ce qui permet de réduire les quantités d'herbicides appliquées à l'hectare.

L'expérimentation de cette méthode dans le cadre des programmes CanécoH, qui visaient ces dernières années à réduire l'Indice de Fréquence des Traitements, avait démontré son intérêt. Les essais se poursuivent pour identifier et améliorer les matériels de désherbage et de traitement adaptés à la méthode, dans les parcelles mécanisables.

Les participants aux deux matinées de Septembre – 147 au total – ont ainsi pu assister à des démonstrations de pulvérisation localisée sur le rang et de désherbage, avec des équipements classiques ou en micromécanisation.

« *En traitant seulement le rang, on utilise moins de produits*, souligne Alizé Mansuy, animatrice du Rita Canne. *La mise au point du désherbage différencié vise à anticiper sur une évolution possible : l'interdiction des traitements herbicides en plein* ». eRcane poursuit ses essais de traitement sur le rang, en prélevée comme en postlevée, en utilisant notamment des pendillards pour pulvériser le produit plus efficacement, au plus près de la souche de canne.

L'expérimentation du désherbage différencié s'inscrit dans le cadre du programme Idecas (Innovations et Connaissances pour le Désherbage de la Canne à Sucre), dont eRcane est le chef de file et qui associe le Cirad et les Centres techniques de la canne et du sucre de Martinique et de Guadeloupe. Les recherches sur le cycle de vie et la nuisibilité des adventices, qui ont notamment permis l'actualisation du guide AdvenRun (voir page suivante) font également partie de ce programme, tout comme le déploiement des méthodes validées sur des parcelles de démonstration. Idecas s'inscrit dans le cadre plus large du Parsada (Plan d'action stratégique pour l'anticipation du retrait des substances actives), lancé en mai 2023 par le ministère de l'Agriculture pour identifier de nouveaux moyens de protection des récoltes.



Itinéraire technique et flore adventice : quelles causes pour quels effets ?

Comment les mauvaises herbes se comportent-elles en fonction de l'itinéraire technique suivi sur une parcelle ? Une étude d'eRcane apporte les premières réponses.

Depuis plus de dix ans, le service Techniques culturales d'eRcane effectue des relevés de la flore adventice – l'éventail des mauvaises herbes présentes – sur les parcelles où se déroulent des essais de lutte contre l'enherbement, de paillis et de fertilisation. L'analyse de ces données conduit à identifier de premières relations de causes à effet entre l'itinéraire technique et la flore des mauvaises herbes.

Les essais de fertilisation étudiés sont ceux du projet Tero, où plusieurs types de fertilisants sont testés dans quatre régions différentes de l'île, sur des parcelles désherbées de manière conventionnelle (un passage en prélevée, un en postlevée puis un ou deux sarclages manuels). Dans les essais de désherbage, plusieurs méthodes sont combinées dans le but de réduire l'utilisation des herbicides : gestion de la paille, désherbage mécanique de l'inter-rang, désherbage chimique localisé sur le rang, arrachage manuel…

L'étude montre tout d'abord que les communautés d'adventices – l'ensemble des plantes qui coexistent sur une parcelle – sont différentes en fonction des conditions pédoclimatiques. La richesse spécifique – le nombre d'espèces d'adventices différentes – diminue au fil des repousses, suggérant que l'ensemble des pratiques culturales ont sélectionné une flore particulière et moins diversifiée. Le type de fertilisation n'a pas d'impact sur la composition des communautés adventices. De même, les associations de pratiques de désherbage n'ont eu aucun effet sur la composition de la flore. Le paillage favorise toutefois une plus grande diversité spécifique, mais pas davantage de recouvrement.

Les premiers enseignements à retenir de cette étude inédite : il faut adapter son itinéraire technique en fonction des spécificités de la flore présente, pour une gestion plus efficace ; le nombre d'espèces d'adventices diminue si le désherbage est rigoureux ; l'association du désherbage mécanique, manuel et chimique ne favorise pas une flore plutôt qu'une autre.

Bientôt la fin du Loyant

Après avoir bénéficié d'une autorisation de mise en marché de 120 jours, le Loyant ne réapparaîtra plus dans la liste des herbicides de pré-levée.



Le Loyant a pu être utilisé sur canne pendant près de quatre mois, du 22 juillet au 19 novembre 2025. Cet herbicide de pré-levée, arrivé récemment sur le marché, ne présentait pas ou peu d'efficacité sur les graminées mais avait montré une certaine efficacité sur les dicotylédones. Il était conseillé de concentrer son application sur le rang de canne, à une dose de 1,2 litre/ha sur un tiers de la surface de la parcelle pour respecter la dose réglementaire maximale de 0,4 litres/ha. Le produit ne réapparaîtra plus dans la liste des herbicides autorisés.

De même, la période d'utilisation dérogatoire du Merlin Flexx s'est achevée le 7 novembre. La filière continue à travailler avec son fabricant, la firme Bayer, à une autorisation d'extension d'usage sur canne, puisqu'il est déjà autorisé sur le maïs. Une dérogation est accordée du 08 novembre 2025 au 8 mars 2026.

Le Prowl 400 reste momentanément le seul herbicide utilisable en prélevée, à la dose maximale de 3 litres à l'hectare. Mais il a été retiré de la vente le 28 septembre dernier et il ne pourra plus être utilisé après de 28 septembre 2026.

L'éventail des produits utilisés en postlevée est un peu plus large : Chardol 600, Starane 200, Banvel 4S, Callisto et Callisto Plus. L'Onyx a pour sa part bénéficié d'une dérogation permettant son utilisation du 30 novembre 2025 au 30 mars 2026.

Plus que jamais, les planteurs de canne doivent pratiquer une agriculture de précision en mettant en œuvre des méthodes de désherbage complémentaires des produits phytosanitaires pour lutter efficacement contre les mauvaises herbes.

Expérimentation : l'unité Nord d'eRcane agréée BPE

Dans le cadre du projet TropH (Traitements raisonnés et optimisation des Herbicides), l'unité Nord d'eRcane a officiellement obtenu en octobre l'extension de l'agrément BPE (Bonnes Pratiques d'Expérimentation), délivrée par la Direction Générale de l'Alimentation. Cette reconnaissance vient couronner plusieurs mois de préparation, de formation et de mise en conformité de l'équipe de Saint-Denis investie depuis 2024 sur les essais herbicides. En juin 2025, elle avait été auditée par le Cofrac (Comité français d'accréditation), qui apporte son soutien logistique à la DGAL pour évaluer la conformité des organismes qui réalisent des essais BPE.

L'agrément confirme le savoir-faire et la rigueur scientifique des équipes d'eRcane, engagées dans une démarche de qualité et de fiabilité des données expérimentales. Grâce à cette extension, l'unité Nord d'eRcane peut désormais mener des essais réglementés selon les standards BPE, garantissant la traçabilité, la validité et la reproductibilité des résultats dans le respect des exigences nationales et européennes. Ses travaux d'expérimentation viendront compléter ceux menés sur la station d'Étang-Salé, agréée depuis 2014.

« *Cet agrément renforce la cohérence et la complémentarité de nos activités sur l'ensemble du territoire*, souligne Bernard Siegmund, directeur d'eRcane. *C'est une belle reconnaissance du travail collectif mené par nos équipes.* »



Vivien Preschoux et Samuel Rivière dans leur laboratoire de l'unité Nord d'eRcane.

AdvenRun 2 : le guide pour mieux (re)connaître les adventices

La version largement enrichie du guide AdvenRun est désormais disponible gratuitement et largement diffusé dans les Pôles Canne. AdvenRun II fait suite à AdvenRun, premier guide des adventices réunionnaises, publié en 1999 par le Cirad. En un quart de siècle, la liste des mauvaises herbes présentes sur l'île s'est allongée et la connaissance a beaucoup progressé à leur sujet. 104 d'entre elles sont présentées dans cet ouvrage de 240 pages, réalisée par Evanne Camps, ingénieure agronome qui a été accueillie en stage au Cirad de La Réunion, Marion Schwartz, ingénieure de recherche en malherbologie et Thomas Le Bourgeois, directeur de recherche au Cirad.

Les adventives sont classées par grandes catégories et le guide propose plusieurs clés d'identification. La bonne connaissance de la flore présente dans les parcelles devient indispensable à mesure que la liste des molécules herbicides autorisées se réduit et que les méthodes de lutte contre l'enherbement doivent s'affiner.

N'hésitez pas à demander votre exemplaire ! AdvenRun II peut également être téléchargé sur plusieurs sites, dont www.agritrop.cirad.fr

Fridolin Rangama, cuiseur





Cuiseur à Bois-Rouge, Fridolin Rangama est tombé dans la marmite du sucre par hasard il y a plus de 30 ans pour ne jamais en ressortir. Entre passion et savoir-faire, il revient sur l'évolution du métier, ses subtilités et sa fierté de participer à la production des sucres spéciaux.

Marmaille du Chaudron, Fridolin Rangama est arrivé à la sucrerie de Bois-Rouge par hasard. Il le reconnaît d'ailleurs volontiers : « *Pour être honnête je ne connaissais même pas l'existence l'usine avant d'y mettre les pieds* ». C'était il y a 34 ans, l'opportunité est devenue vocation et Bois-Rouge sa deuxième maison. « *J'ai commencé comme magasinier durant huit ans, puis j'ai été poussé par un ancien directeur pour intégrer l'atelier des sucres spéciaux, d'abord comme turbineur* », se souvient-il.

«*Après 14 ans au turbin (sic), je suis passé à la cristallisation sur le poste de cuiseur* ». Il explique : « *Concrètement, nous partons d'un sucre très fin que nous faisons grossir en cristaux. Pour cela, nous utilisons deux appareils à cuire et jouons sur le vide et la vapeur pour arriver au résultat voulu* ».

Ce résultat, justement, c'est un sucre roux ou raffiné de haute qualité principalement destiné à l'exportation. « *Le procédé est aujourd'hui beaucoup plus industrialisé avec des machines très performantes, mais l'expérience et le savoir-faire restent indispensables pour arriver à un beau résultat* », assure Fridolin.

« *Il faut avoir l'œil pour mettre plus ou moins de sirop et plus ou moins de vapeur* », poursuit-il. Un savant dosage qui tient notamment compte de la qualité de la canne. « *C'est comme de la cuisine, il faut être attentif et concentré pour ne pas faire d'erreur* ». Sur chaque service de huit heures, Fridolin et ses collègues réalisent quatre cuites de 30 tonnes de sucre chacune.

En cas de raté sur l'une d'elle, car cela peut arriver, ce sont 30 tonnes de sucre qui retournent à l'envoyeur pour être reconditionnés en vrac. Pas de perte évidemment, mais forcément une petite pression pour le cuiseur. « *C'est ce qui est passionnant*, assure Fridolin, *chaque jour est différent et nécessite de se remettre en question* ».

Une absence de routine qui va même plus loin puisque, comme ses collègues de l'usine, Fridolin à deux métiers et deux rythmes de travail : l'un pendant la campagne la sucrière, l'autre durant l'inter-campagne. « *Pendant la campagne, je suis aux trois-huit comme cuiseur*, explique-t-il. *Durant l'inter-campagne, je travaille à la maintenance de l'usine sur des horaires classiques de bureau* ».

Une « *double-vie* » à laquelle il s'est parfaitement accommodé avec le temps et qu'il ne changerait pour rien au monde. « J*'ai 57 ans et j'espère finir ma carrière ici dans quelques années. J'aime l'ambiance de travail, le sérieux et la rigueur qu'il faut avoir au quotidien. J'aimerais transmettre cela aux futures générations* ».

D'autant que, s'il a appris le métier sur le tas, il reconnaît que cela n'a pas toujours été facile. « J*e trouve que les mentalités ont évolué dans le bon sens. Les anciens étaient parfois réticents à partager leur savoir-faire et il a fallu beaucoup s'accrocher et observer* », témoigne-t-il.

Le jeu en valait la chandelle. « *Il y a une vraie fierté à voir la qualité des sucres que l'on produit avec la canne réunionnaise et le fruit du travail des planteurs* ». Des sucres spéciaux qui sont ensuite sublimés localement et dans le monde entier et font ainsi rayonner l'agriculture réunionnaise.

Les sucres de spécialités

Les sucres dits « de spécialités » produits par Fridolin Rangama et ses collègues à la sucrerie de Bois-Rouge sont des sucres de bouche haut de gamme, directement consommables. Ils représentent environ la moitié des sucres produits à La Réunion, l'autre moitié étant des sucres bruts exportés vers l'Europe après leur transformation pour y être raffinés.

Grâce au travail des cuiseurs, ces sucres de spécialités sont calibrés avec précision, notamment en termes de granulométrie et de teinte, afin de répondre à des besoins spécifiques. La gamme des sucres de spécialités comprend une dizaine de références allant du blond au roux intense. Ils se distinguent par leurs arômes de canne à sucre et développent des notes de caramel, de réglisse ou encore de vanille.



Pour mieux connaître les mauvaises herbes présentes sur vos parcelles :
demandez le guide !



Des exemplaires du guide AdvenRun sont disponibles à la demande, dans les Pôles Canne.